

B - 14



MINISTÈRE INTÉRIEUR

DISCOURS

13.946
du 11.08.77

prononcé par Son Excellence

Félix HOUPHOUET-BOIGNY

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DE COTE D'IVOIRE

**A LA QUATORZIÈME CONFÉRENCE
DES CHEFS D'ÉTAT ET DE GOUVERNEMENT
DE L'ORGANISATION DE L'UNITÉ AFRICAINE**

LIBREVILLE, LE 2 JUILLET 1977

DISCOURS

prononcé par Son Excellence

Félix HOUPHOUET-BOIGNY

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DE COTE D'IVOIRE

**A LA QUATORZIÈME CONFÉRENCE
DES CHEFS D'ÉTAT ET DE GOUVERNEMENT
DE L'ORGANISATION DE L'UNITÉ AFRICAINE**

LIBREVILLE, LE 2 JUILLET 1977



18 OCT. 1977

Monsieur le Président,
Chers Collègues et chers Frères,
Messieurs les Ministres,
Excellences,
Honorables délégués,
Mesdames,
Messieurs,

Alors que se trouve à nouveau réunie la grande famille africaine si riche en la diversité de ses peuples, de ses climats et de ses paysages, si fière de son histoire et jalouse de son authenticité, mais aussi ouverte à tous les échanges et généreuse de sa culture, il m'est très agréable de saluer et de remercier notre hôte et ami, ce grand Africain qu'est le Président El Hadj Omar Bongo, qui a su donner à son pays l'essor exceptionnel dont nous avons déjà pu prendre la mesure dans cette belle capitale dont le dynamisme et le développement constants portent le meilleur témoignage des capacités de notre continent à créer et réaliser, à susciter les enthousiasmes, à accepter, quand il le faut et comme il le faut, la coopération des nations amies et à assimiler et maîtriser les techniques les plus modernes sans aliéner ses propres vertus. Et parmi ces dernières, je citerai l'hospitalité offerte ici avec tant de chaleur et de délicatesse qu'elle donne à chaque instant d'un séjour dans la cité qui a pour marraine la liberté, le sentiment très précieux de faire partie intégrante de la communauté gabonaise, d'être convié à un banquet de l'amitié où chaque place est la meilleure, où chaque invité est le frère du maître de maison.

Je tiens aussi à dire toute ma satisfaction de pouvoir présenter à notre Président sortant, Sir Seewosagur Ramgoolam, tous mes remerciements et toutes mes félicitations pour la diplomatie, la courtoisie, le sens des situations, le réalisme courageux avec lesquels il a su faire face aux graves événements que nous avons connus et qui menaçaient jusqu'à l'existence de notre organisation.

Je ne saurais également faillir à rendre hommage à notre secrétaire général, M. William Etéki Mboumoua et à son équipe qui ont mis le meilleur de leur intelligence, de leur compétence et de leur dévouement au service de notre cause commune et fait en sorte que notre réunion se déroule dans les meilleures conditions.

Enfin, j'adresse notre salut fraternel à ceux qui nous ont rejoints depuis la dernière session et qui nous apporteront la lumière de leur regard neuf sur des problèmes qui risquent, par leur permanence, d'avoir émoussé l'imagination créatrice de leurs aînés.

Il avait paru à tous nécessaire et presque sacramentel de faire le point en 1973, dix ans après la fondation de l'Organisation de l'Unité Africaine et considérer son apport à la construction du continent et, plus généralement, à la défense au plan mondial des intérêts que nous partageons avec ceux qui ont supporté comme nous ou supportent encore les fardeaux d'une domination étrangère à visage ouvert, ou souffrent, comme la plupart, de dépendre pour la rémunération de leur travail de pouvoirs anonymes et glacés pour qui le niveau de vie d'une population ne se passe pas en termes de qualité mais en capacité d'absorption de produits importés.

L'accélération bienvenue de la décolonisation mais aussi l'apparition d'éléments nouveaux politiques et

économiques encore mal soupçonnés sinon inconnus, voici quatre ans, me font penser qu'il n'est pas trop tôt pour, une fois encore, reprendre notre réflexion, comme le cavalier rassemble ses rênes avant d'aborder l'obstacle. Dans ce dialogue raisonné, il ne doit pas y avoir de donneurs de leçons, de maîtres et d'élèves, de forts et de faibles ; ce serait attentatoire à la dignité de chacun d'entre nous, ce serait contraire à la Charte de l'organisation, ce serait à coup sûr appauvrir les débats, figer les positions, encourager les rancœurs. Il ne m'apparaît pas, pour autant, qu'il soit souhaitable d'imiter Pangloss et de dire que « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». A force d'arrondir les angles, on rend les choses informes, à force de vouloir contenter les goûts de chacun on sert une cuisine sans saveur, à force de jouer pianissimo on endort l'auditoire. Or, nous avons tous besoin d'avoir l'œil clair pour apprécier nos points de vue respectifs, ceux de nos partenaires des autres continents, mesurer sans forfanterie ni pusillanimité les armes dont nous disposons et les contraintes qu'on nous oppose, affronter l'avenir, non comme la brute aveugle qui fonce s'empaler sur l'obstacle, mais comme le champion avisé qui s'entraîne comme il convient et adapte sa tactique aux points forts et aux lacunes de son adversaire.

Je parlerai donc franchement comme j'en ai l'habitude, humblement car ce serait folie que de prétendre proposer des solutions toutes faites à des problèmes de dimension mondiale où tant d'intérêts sont en cause et qui divisent les plus grands experts, mais je m'adresserai à vous avec tout mon cœur car nous sommes doublement frères en tant qu'africains et en tant que citoyens du monde, avec toute ma conviction aussi, car le temps presse et il est urgent de quitter le marais des sottises prétentions et des vaines querelles pour prendre de la hauteur et, dans un air purifié, embrasser l'horizon grandiose de notre avenir.

Pour conforter mon assurance, je m'appuierai sur la récente déclaration du Président El Hadj Omar Bongo pour qui ce sommet doit être celui des « retrouvailles » et sur le communiqué du bureau politique du Parti Démocratique Gabonais qui estime, je cite « que le quatorzième sommet de l'O.U.A. se situe à un tournant décisif du destin de l'Afrique » et que, « plus que jamais, l'Afrique doit prendre conscience de son rôle éminent et de sa place prépondérante dans le devenir du monde actuel ». Et rappelant la nécessité de l'instauration d'un nouvel ordre économique mondial, le communiqué souligne qu'il importe « que ce quatorzième sommet soit avant tout le sommet du dialogue fraternel devant permettre à l'Afrique de transcender ses antagonismes et ses dissensions internes et de mobiliser toutes ses énergies pour le triomphe et la consolidation de son unité ».

Voilà dans le droit fil de la Charte de l'O.U.A., sobrement et clairement rappelés nos objectifs, défini le climat qui doit être celui de nos rencontres et exprimé l'essentiel de nos préoccupations. C'est principalement dans le domaine politique et dans le domaine économique que celles-ci se situent et c'est dans cet ordre que je les examinerai étant bien entendu que leurs imbrications sont telles que leur séparation n'intervient que pour la commodité de l'exposé.

Le 25 mai 1963, la Charte de l'O.U.A. était signée par trente-deux Etats. Nous venons d'accueillir le quarante-neuvième. Ce n'est pas se flatter que de dire qu'un grand pas est fait dans le sens de la réalisation du quatrième point des objectifs de la Charte et que les pressions politiques et morales qu'a exercées l'O.U.A., l'aide substantielle qu'elle a apportée aux mouvements de libération ont été capitales pour vaincre les forces du conservatisme et de ses alliés. Ce serait, en revanche, se leurrer que d'imaginer qu'il suffit

désormais de laisser faire pour que, par contagion, les derniers vestiges du colonialisme que sont la Namibie et la Rhodésie s'évanouissent miraculeusement.

Aussi, devons-nous tout mettre en œuvre pour hâter la libération de la Namibie et de la Rhodésie. De même, devons-nous nous attacher, avec détermination, à la réalisation, au plus tôt, de l'égalité raciale en Afrique du Sud.

En ce qui concerne le problème de la Rhodésie, si nous voulons — et nous ne pouvons pas ne pas le vouloir — si nous voulons, dis-je, que la majorité noire prenne le pouvoir, nous devons lancer un double appel, d'une part, à nos frères Africains de Rhodésie pour qu'ils dépassent leurs dissensions internes, leurs petites querelles d'amour-propre afin de présenter un front uni dans la lutte héroïque pour l'indépendance de leur pays. Il est, en effet, à craindre que leurs divisions ne retardent cette indépendance que nous appelons de tous nos vœux et ne débouchent sur ce que nous devons, à tout prix, leur éviter, c'est-à-dire les luttes fratricides avec comme corollaires, l'intervention étrangère.

L'autre appel, nous l'adressons aux Occidentaux pour qu'ils favorisent, sans retard, l'accession de la majorité africaine au pouvoir, s'ils veulent, comme nous, éviter un inutile bain de sang et l'immixtion étrangère dans cette partie de l'Afrique qui nous est très chère.

Notre position, en ce qui concerne la Namibie, s'inspire des mêmes préoccupations. Nous devons nous concerter, sans préalable ni procès d'intention, pour voir comment faire accéder la Namibie à une rapide indépendance. A cet égard, nous devons être conscients de l'importance des démarches des cinq Occidentaux auprès de l'Afrique du Sud pour y parvenir. N'oublions

pas que c'est la première fois que, décelant le danger mortel de l'affrontement, ils prennent l'initiative de favoriser aussi nettement cette indépendance.

Pourquoi, alors, refuserions-nous la prise en considération de ces démarches ?

Il me semble qu'il serait bon, je dirais même utile, que nous leur accordions un minimum de crédit et que nous ne nous contentions pas de voter des résolutions aussi virulentes qu'inefficaces. Que l'on veuille bien me pardonner de confesser que seul le souci de la paix me guide dans mes démarches. Aussi, n'éprouve-je aucune gêne à suggérer l'utilisation de toutes les voies permettant à nos frères de sortir du cauchemar pour connaître enfin la joie inégalable de l'indépendance.

S'agissant de l'Apartheid, devrais-je rappeler que je n'ai jamais manqué une occasion de condamner, sans équivoque, ni réserve, l'Apartheid et toutes les formes de discrimination raciale, bien qu'ayant rencontré à plusieurs reprises les Blancs de l'Afrique du Sud, et sur leur demande. Nous ne désavouons jamais nos frères qui ont recours à la force pour le faire disparaître, mais que l'on nous laisse la faculté d'essayer, bien que ce ne soit pas facile, de convaincre les Blancs d'Afrique du Sud de la nécessité d'engager le dialogue avec les Noirs afin de parvenir à l'égalité raciale.

J'expliquerai plus longuement ma position au cours d'une des séances à huis clos destinées à nous permettre de rechercher ensemble les solutions pour atteindre l'objectif commun qui reste l'indépendance totale du continent africain et la disparition de toutes les discriminations raciales.

*
**

J'aimerais dire à nos frères Arabes, ici présents, combien je partage leurs soucis à l'égard de la situation dans le Proche-Orient, combien je comprends leur

volonté de voir Israël restituer les territoires arabes occupés, combien je souhaite que le peuple palestinien retrouve enfin une patrie. Je ne cesserai d'appuyer toute initiative, toute négociation qui permettra à cette région qui nous est chère à bien des titres, de se consacrer enfin, dans la paix, aux grandes réalisations de mise en valeur que ses richesses humaines et ses potentialités économiques lui permettent d'envisager dès que la tension armée aura fait place à la réconciliation de peuples qu'une longue histoire a condamnés à vivre ensemble.

**

Comme je l'ai souligné, notre première préoccupation doit être la décolonisation complète de l'Afrique, la disparition de toute forme de discrimination, l'instauration d'une paix juste et durable au Proche-Orient, mais nous ne devrions pas pour autant négliger le développement économique de notre continent qui assurera notre vraie indépendance. Et c'est dans ce domaine précisément que la solidarité qui nous unit dans la lutte politique contre telle ou telle puissance doit être renforcée encore davantage.

Cette solidarité doit nous permettre de faire face ensemble aux appétits qui se manifestent et mener ensemble le même combat pour obtenir la juste rémunération de nos produits. Il est certes tentant de vouloir tirer individuellement son épingle du jeu, mais la légende des Horace et des Curiace est là pour nous rappeler qu'une telle politique ne pourrait aboutir qu'à l'échec. Face à la coalition des nantis dont les divisions ne sont qu'apparentes, mais qui ont, de toute évidence, intérêt à payer le moins cher possible les produits de base de leur industrie et à nous les revendre le plus cher possible une fois transformés, notre solidarité s'impose de façon impérieuse, vitale même. Elle doit même dépasser notre continent et s'étendre à ceux qui souffrent des mêmes maux.

Je dois dire et j'en suis très heureux, que la prise de conscience de cette solidarité est de plus en plus évidente et que les conférences qui se sont succédé ont montré que les pays intéressés par la remise en cause de l'ordre économique mondial fondé sur la loi du plus fort étaient capables de s'unir pour analyser la situation objectivement et en allant au fond des choses, de dresser un catalogue de leurs revendications et de les négocier tout en sachant raison garder, c'est-à-dire, en ne présentant pas d'exigences maximalistes qui transformeraient en débauche la crise actuelle, ce dont ils ne pourraient que subir eux-mêmes les conséquences tant est grande l'interdépendance des économies.

Je tiens, à ce propos, à rendre hommage à la sagesse des pays pétroliers qui ont su mesurer jusqu'où il ne fallait pas aller trop loin et aussi à leur sens de la solidarité qui leur a fait consacrer une partie des bénéfices substantiels de ces dernières années à des opérations de développement dans les pays les plus éprouvés par la conjoncture.

Ma satisfaction est également grande de constater que du côté des Occidentaux, des voix autorisées se sont élevées pour appeler à une meilleure compréhension de nos problèmes et que des initiatives courageuses ont été prises pour que s'ouvre le dialogue non en termes d'affrontement mais de compréhension mutuelle. Si j'estime, pour ma part, que les relations amicales entretenues avec nous par certains pays sont pour beaucoup dans cette novation dans les rapports internationaux, nous sommes cependant encore loin, très loin des résultats escomptés, très loin de l'avènement d'un ordre économique nouveau fondé sur la justice, mais l'essentiel est dans le fait que des rencontres ont été possibles et que si elles n'ont pas abouti sur l'ensemble des points en discussion, elles ont permis d'enregistrer des progrès intéressants et maintenu ouvertes les portes de l'avenir.

Devant les maigres résultats des conférences internationales qui mettent toujours l'accent sur la solidarité entre les peuples, devant les engagements solennels qui tardent à se concrétiser dans les faits, telle par exemple, l'aide aux pays les plus pauvres du monde, l'Organisation de l'Unité Africaine ne doit-elle pas désormais s'attacher à mettre en pratique sur une solidarité effective et agissante entre ses membres ? Le temps est venu — puisque nous sommes tous pauvres — que les moins pauvres tendent une main fraternelle aux plus démunis et les aident dans la mesure de leurs moyens pour favoriser leur développement. Nous devons multiplier les organismes régionaux, les fonds de solidarités et de garantie des emprunts et ne pas se contenter d'assister, indifférents ou déçus, à ces élans de solidarité qui, semblables aux feux de paille, disparaissent aux moindres obstacles.

*
**

Notre vigilance ne doit pas, cependant, nous faire tout considérer d'un œil chagrin. Un optimisme raisonné engage plus à l'action que le pessimisme générateur de repli sur soi-même. Ainsi, alors que je déplorais en 1963, « la rareté des contacts humains » entretenus entre eux par les dirigeants de ce continent, les ententes régionales, les entretiens du Caire sur la coopération Arabo-Africaine, les sessions des organisations internationales dont la nôtre, les visites officielles ou privées ont multiplié les occasions de rencontre et de dialogue, et tous ceux qui en ont la bonne volonté peuvent dire qu'ils n'ont pas manqué de possibilités pour exprimer leurs points de vue et recueillir ceux de leurs collègues.

En même temps, nos cadres administratifs et techniques ont pu s'apprécier et partager leurs expériences, tandis que les voyages de jeunes en se multipliant faisaient naître plus de compréhension et d'amitié entre ceux qui seront l'Afrique de demain. Cela est vrai, d'ailleurs, également d'une façon générale dans toute

la communauté internationale et cela est bon. Je voudrais pouvoir en dire autant des manifestations sportives, mais sans vouloir en excuser l'Afrique, il faut reconnaître que les autres continents ne sont pas épargnés par les violences qu'engendre le sport mis au service de l'argent et des querelles de clochers. Ce n'est peut-être qu'un détail mais tout ce qui peut diviser doit être combattu et je souhaite que notre réunion ne se désintéresse pas d'un aspect significatif de nos relations qui touche directement la sensibilité des masses populaires.

Nous voici au moment où le monde s'interroge sur son avenir, à la fois fasciné par les mirages d'une technique qui permettra, peut-être, demain de vaincre la maladie et la misère et horrifié par les catastrophes qu'elle peut déchaîner, sentant bien que le développement prodigieux des moyens de transports et de communications permet aux hommes de mieux se connaître et ainsi de mieux comprendre la monstrueuse absurdité des conflits.

En vérité, nos rivalités paraissent bien mesquines au regard des immenses problèmes que nous posent constamment la nature, le développement, l'évolution de la société, la maîtrise des rapports économiques, la satisfaction des besoins essentiels de l'esprit et du corps, la recherche de nouvelles sources d'énergie, la lutte contre la maladie, toutes questions dont nous mesurons maintenant l'urgence et les conséquences qu'elles peuvent avoir sur l'évolution de la grande aventure humaine à laquelle nous sommes tous liés, hommes de toutes races, de toutes religions, de tous systèmes.

A tous ces défis, la première réponse doit être la paix, qui, seule, peut permettre, tout d'abord, bien sûr, d'éviter morts et mutilations et le gaspillage de nourriture, de matières premières, destruction d'ouvrages d'art, d'immeubles, de moyens de transport, bref de

tout ce qui fait l'équipement d'une nation et, pire encore, les séquelles morales de gens pour qui le pillage, la torture, la violence et la délinquance sous toutes leurs formes deviennent une seconde nature après avoir été, hélas, parfois la seule manière de subsister.

A ces pertes irréparables, à ces destructions de biens dont nous ne sommes au fond que les dépositaires s'ajoute l'immense effet négatif de tous les efforts, de toutes les énergies, de tous les courages, de toutes les recherches inventives déviés en actions stériles vers des objectifs de mort. Imaginons un instant ce que serait notre planète si la folie des hommes ne l'avait pas régulièrement ravagée, si tant d'hommes de génie n'avaient été assassinés, ce que pourrait être le développement de nos pays et l'aide extérieure qui leur serait apportée si tant de milliards n'étaient consacrés à sauvegarder l'équilibre de la terreur !

Il est plus que temps de nous ressaisir, d'arrêter la course à l'abîme et, si le pire est évité d'enrayer la lente dégradation que nous pouvons craindre, faute d'avoir pu consacrer toutes nos ressources intellectuelles et matérielles à détourner de notre destin les menaces de disette, la dépopulation de nos campagnes, l'engorgement démentiel des cités, à faire en sorte que vivre ne soit pas synonyme de survivre, mais que chaque enfant à naître soit assuré de pouvoir s'épanouir, chaque adolescent de recevoir la formation nécessaire à sa vie d'homme, chaque ménage de fonder sans crainte une famille qu'il pourra nourrir, loger, vêtir, éduquer comme il convient, chaque vieillard d'attendre dans la sérénité le moment suprême.

Profitons de ce que dans notre Afrique dont les civilisations et la sagesse sont millénaires mais qui entrée récemment dans la vie politique mondiale n'en a pas encore pris définitivement, du moins je l'espère,

tous les travers, il nous est, peut-être, moins difficile qu'ailleurs de donner l'exemple de ce que doivent être les rapports entre nations.

Le cadre existe, c'est celui de la Charte de l'Organisation de l'Unité Africaine, qui définit les objectifs et les principes de telle manière que quatorze ans après, ils n'ont rien perdu de leur actualité et n'ont pas besoin d'être rajeunis. Il s'agit désormais, mieux qu'avant, beaucoup mieux qu'avant, de l'animer d'un esprit volontaire et chaleureux, de tendre toutes nos forces en sacrifiant un peu de notre égoïsme. Beaucoup de notre orgueil pour faire passer dans la réalité concrète ce qui n'est encore qu'une vue de l'esprit, belle mais encore trop théorique.

Sâchons trouver à nos problèmes africains des solutions africaines sans chercher ailleurs des panacées dont la meilleure, si elle existait, ne pourrait nous dispenser de travailler inlassablement et intelligemment à préserver et enrichir notre culture, à mettre en valeur notre sol et notre sous-sol, à satisfaire à nos besoins et à accroître nos échanges entre nous et avec les autres continents, à installer un réseau de communications sûr et permanent en toutes saisons, à lever le handicap des pays enclavés, qui ne devront plus être à la merci de contingences politiques les menaçant d'étranglement.

Que chacun de nous, connaissant les durs cheminement que nous avons dû parcourir pour arriver à l'indépendance, sache respecter celle d'autrui, il n'est pas un pays dans l'Afrique ni dans le monde qui puisse afficher tranquillement la satisfaction suprême d'avoir créé une société idéale autrement qu'en théorie. Qui donc pourrait donner des leçons aux autres sans cacher des propres misères sous le manteau de Noé ? Gardons-nous des condamnations prononcées à la légère dans la chaleur éivrante des meetings. Trouvons en

nous-mêmes le courage d'assumer les responsabilités de nos défaillances et de nos échecs sans en accuser aussitôt nos partenaires. Evitons toutes formes de violence, car les violences verbales abaissent celui qui les prononce et la haine appelle la haine.

Nous avons une grande chance à saisir, à portée de notre main. Avec sa qualité de vie encore préservée, sa culture toujours vivace, sa sagesse et sa patience, avec ses immenses ressources que l'aide technique et financière de ces amis l'aidera à mettre en valeur, notre pays, l'Afrique, en cette fin de siècle, peut sortir de l'enlèvement ou ses démons familiers que sont la division et la chicane cherchent à le maintenir. Elle peut et elle doit donner au monde l'exemple de la fraternité, de l'union et de la paix. Partout, de la Méditerranée à l'Atlantique et à l'Océan Indien, des chantiers s'ouvrent, des routes s'allongent, de nouveaux champs entrent en production, des organismes régionaux s'efforcent de faciliter le commerce, les investissements, d'éviter par la concertation des concurrences ruineuses. Que ce travail magnifique ne soit pas enrayé, compromis ou même détruit par des dissensions que l'histoire condamnerait sans appel et dont plus proches de nous, nos enfants pourraient avoir honte.

Nous devons rechercher par un dialogue largement ouvert et fraternel toutes les solutions compatibles avec la dignité et l'indépendance de nos pays. Qu'en ce jour solennel où l'Afrique, fière de ce qu'elle a réalisé et consciente des lendemains lumineux qu'elle peut construire pour ses fils est rassemblée pour de nouveaux et féconds efforts, s'effacent nos dissensions et s'oublient nos rancœurs.

Tendons-nous la main sous le regard de nos ancêtres et qu'un seul chant, celui de l'espérance, de la concorde et de l'amour monte à nos lèvres pour que

se taise à jamais le bruit des armes et que la paix africaine dise au monde par le sourire de nos enfants que l'humanité peut retrouver avec l'innocence et la joie, la certitude qu'un monde fraternel et meilleur est en train de se construire.

Vive l'Organisation de l'Unité Africaine !

Vive l'Afrique !

Vive la Paix !

Félix HOUPHOUET-BOIGNY.